

2381/42
2380/41

Mais où caserais-je le jeune *Lys-Ber*,
qui conspue, sans le savoir, Baudelaire :
Tais-toi, ô Soupir, tais-toi et sois sage !
Et qui est un des rares poètes
malgaches chez qui l'on sente bouil-
lonner le sentiment de la nature, avec
des correspondances vraiment merveil-
leuses :

Nuit invisible, noire mélancoliquement..
Instant [de] bonheur, heure de douleur...
Nuit lumineuse [avec une] lune dessus

oui, où le caserai-je ?

Et feu *Bedasy*, dont les stances, qu'il
a dédiées à ce qu'il appelait le *Sion de*
l'Espérance (titre volé effrontément par
un jeune maître plagiaire, et adapté pour
parler de son cœur — quel sacrilège !) —
restent légendaires ?

Et les autres chantres qui, je ne sais
pourquoi, se sont tus — *Eli-Ojar, Eli-*
Sephon, Irisée ?

Vraiment, je suis au comble de l'em-
barras, et jamais je n'en sortirais si je
ne sais pas que, à quelque école qu'ils
appartiennent, nos poètes n'ont qu'un
unique but, ne cherchent qu'un même
horizon et caressent un seul rêve : la
prospérité de la poésie !

Tous les efforts jusqu'ici connus sont
louables. A qui la faute si Icare tombe,
la cire des ailes fondues ?

Ce n'est pas à moi de juger tels ou
tels plans. Pourvu qu'ils soient sincè-
res, je crois bon de les signaler. Notre
métrique n'étant pas encore, à vrai dire,
fixée, tout novateur peut soumettre au
public la sienne — et c'est à ce dernier
de se prononcer.

Tananarive, Décembre 1922.

J. RABÉARIVELO.

P. S. — Je me propose d'émettre un
jour mon opinion sur notre poésie reli-
gieuse, et sur nos chants populaires qui
ont, d'ores et déjà, toute mon admi-
ration.